

A l'ombre de la mère

Réfléchir sur la maternité m'a plongée dans tout un champ de recherches que six ans dans des groupes femmes ne m'avaient pas vraiment fait aborder. Y a contribué de façon importante un livre : Les enfants de Jocaste (1). Plutôt séduite à première lecture, j'en suis sortie cependant avec une sorte de révolte, et des tas d'insatisfactions, de questions à élucider.

Jocaste, c'est la mère d'Oedipe (encadré 1). Freud ignore Jocaste; il ne s'est pas interrogé sur elle, même quand il a exploré la sexualité féminine. Cette mère qui commet l'inceste avec son fils, « ne peut-elle être tenue pour le mythe éternel de la femme-mère? ». C'est ce que va démontrer Christiane Olivier.

fatale conjonction des sexes

Au départ il y a deux constats. Le premier, simplement banal: les pères sont absents, l'éducation est un face à face mère (+ femmes éducatrices)-enfant. L'autre est déjà plus tendancieux, même s'il est dit qu'il est le résultat du système patriarcal et la condition de sa reproduction: « la mère est une femme qui ne peut trouver d'issue que dans la complémentarité: le sexe de l'homme. Son fils est pour elle objet sexuel alors que sa fille ne l'est pas. »

Voilà donc nos jocastes à l'œuvre. Et C.O. aussi : « le Nom du père, je le leur laisse (aux hommes), c'est leur affaire ; à moi, l'Ombre de la mère ». D'abord les dégâts sur le fils, plus connus grâce à Freud (encadré 2). Bien que dans un rapide chapître sur la sexualité féminine, l'auteur ait balayé le thème freudien du désir du pénis chez la femme (encadré 3), reprenant des thèmes développés depuis longtemps par des féministes, elle affirme tout à coup : « dans son fils, la mère a l'occasion unique de se voir sous la forme masculine », « il a ce qu'elle n'a pas ». Période de symbiose dans la complémentarité, « fatale conjonction des sexes ».

Hélas, elle a pu se croire en possession du sexe viril. Mais dès le stade suivant, dit anal, commence l'opposition violente du petit mâle : il a peur que sa mère lui demande sur le pot son précieux petit pénis, il n'est plus que « terreur de la domination féminine », il devra « se défendre du fantasme maternel de complétude ». Et C.O. ajoute que le fils doit s'échapper de ce fantasme maternel sans l'appui du père qui se tient à l'écart... Comme lui le fera plus tard. Car il sera marqué à vie par cette guerre, par la peur de la demande féminine : « tenir la femme loin de lui dans des lieux prévus uniquement pour elle (famille, éducation, maison) sera l'objet premier de la guerre masculine ».

le désert blanc

La fille « n'est pas un objet sexuel satisfaisant pour la mère, elle est aimée comme enfant, mais non dési-



rée comme corps de fille ». « De quoi se remplit psychiquement la fillette quand elle reçoit un biberon donné par une femme qui ne la désire pas puisqu'elles sont du même sexe toutes deux ? ». La fille va se trouver

le mythe d'ædipe

Un oracle poursuit Oedipe, fils de Laios, roi de Thèbes, et de Jocaste: il tuera son père et épousera sa mère. Les parents épouvantés le confient à des étrangers. Mais plus tard, Oedipe apprend l'oracle et fuit loin de ceux qu'il croit être ses parents. Se dirigeant vers Thèbes, il est amené à tuer un homme dont il ignore l'identité: c'est Laios. Aux portes de Thè-

bes sévit alors le Sphinx : il dévore tout étranger qui ne sait résoudre l'énigme qu'il propose ; celui qui la résoudra deviendra roi de Thèbes et époux de Jocaste. Oedipe résoud l'énigme : il devient l'époux de sa mère. Quand l'horreur de son destin lui sera révélée, il se crèvera les yeux.

insatisfaisant; « la couleur du désir va manquer à la fille ». Elle n'a pas de sexe. « La mère barre la jouissance clitoridienne à la fille et inaugure le silence autour de cette jouissance », la fille doit attendre l'homme qui lui révèlera le lieu de la sexualité féminine: le vagin. Elle n'a pas non plus, contrairement aux garçons, d'objet sexuel : ce ne pourrait être que son père, sa mère ne la désirant pas (toujours la loi de la complémentarité), et il est absent... La petite fille erre « dans le désert blanc ». Elle gardera du stade oral (allaitement) un inassouvissement, une peur de n'être pas aimée (« il y a forculsion... Le temps où ces mots [d'amour] auraient pu la structurer est révolu »), et de toute son évolution de fillette une jalousie impérissable de l'autre femme, la mère, la « mieux pourvue » « Il est curieux de voir le degré d'idéalisation du père chez la femme en comparaison de la très mauvaise image de la mère ».

Seulement voilà, elle ne s'en sortira pas avec l'homme pour autant. « Par-dessus la grande peur anale de l'homme et par-dessus la grande demande orale de la femme vient se greffer le rêve de l'amour ». Mais le drame initial se répètera toujours : « la crainte d'être à nouveau enfermé, piégé, pour l'homme, et la peur de n'être pas suffisamment désirée pour la femme... immortalité de la marque engendrée par Jocaste au berceau ». Pour effacer Jocaste, il faudrait que l'homme soit « une

bonne mère » pour la femme (et encore « il y a forclusion ») et il faudrait que la femme l'aime sans crainte de manquer. Mais l'homme fuira, la femme reportera sur son fils son besoin, « elle s'attachera à son fils et préparera en lui la distance pour l'autre femme à venir » ; elle ne désirera pas sa fille et creusera le vide en elle... « Le cercle est fermé, la boucle est bouclée ».

un livre culpabilisateur

Ce livre est tout plein de notations justes, en particulier sur l'enfance des filles. Curieusement on s'y reconnait davantage comme filles que comme mères. Et ce n'est pas sans raisons, j'y reviendrai. Mais alors d'où vient ma révolte?

C'est vrai, notre position de femme-mère, notre fonction, nos erreurs sont graves: il faut les critiquer. Cependant il y a dans ce livre un ton pire que donneur de leçons, un ton souvent injurieux, méprisant. Et pour tout dire: moralisateur et culpabilisateur: « Jocaste plus coupable qu'Oedipe » est un thème qui revient souvent. « En l'honneur de la femme il faut renverser l'expression: je pense donc je suis, en: je plais donc je suis ».

Mais surtout, même si elle reconnait par ci par là que « les hommes ont écarté les femmes de la fonction sociale et leur assignent la seule

le complexe d'ædipe chez le fils

Dans ses tout premiers mois, au stade de l'allaitement (stade oral), le fils vit en étroite symbiose avec sa mère. Cette relation devient ensuite plus ambivalente: identification, agressivité, etc. Au stade anal, vers deux-trois ans, les pulsions agressives ont en contre partie une peur et une fascination de la destruction. Plaisir et angoisse sont liés dans la défécation. Par ailleurs, l'enfant peut investir ses deux parents conjoints des mêmes charges affectives. C'est l'âge de la bisexualité. Mais très vite, avec le renforcement des désirs sexuels envers la mère, au stade phallique (quatre-cinq ans) où s'affirme le plaisir génital, le père apparait comme celui qui barre le chemin de ce désir. Le conflit œdipien éclate, pas au grand jour, car le refoulement s'exerce aussitôt. Le père, c'est la loi, l'interdit de l'inceste.

Un élément déterminant intervient

aussi: la peur de la castration. Vers cet âge, le garçon prend conscience de l'absence de pénis chez la femme : effroi devant les organes génitaux de la femme (qu'il n'aurait pas dû voir). Elle n'a pu être que castrée. Cet effroi entraîne deux réactions chez le petit mâle: l'une liée à la crainte de son désir incestueux : son père pourrait aussi châtrer le fils coupable. L'autre, qui permet le dépassement de l'effroi, c'est l'affirmation de sa propre virilité entière « l'horreur a comme contrepartie (exorcisante) l'érection de l'organe måle, l'exhibition du pénis... les organes génitaux de la femme suscitent horreur et plaisir, éveillent et calment l'angoisse de la castration » (3). Il restera de cette « horreur-plaisir » (déjà connue au stade anal dans la défécation) une tendance à rabaisser les femmes (même si par ailleurs il y a surestimation de l'objet sexuel : la mère/la pute), s'il n'y a pas fuite dans

le fétichisme, ou même rejet de la femme.

Mais l'enfant doit sortir de ce nœud où s'épuise son énergie. « Le moi de l'enfant se détourne du complexe d'Oedipe », par peur de la castration, par soumission à la loi du Père. Ses pulsions inemployées apprennent à s'investir ailleurs : c'est la sublimation. L'identification au père reprend le dessus et lui permet d'attendre son heure. le désir de la mère s'estompe.

Il faut bien noter que Freud insiste sur la bisexualité originelle. Le complexe d'Oedipe a un pôle inverse qui est l'identification au parent de sexe opposé et le désir de celui du même sexe. La fixation sur un des pôles est en grande partie le résultat d'une norme : « la sexualité normale n'est rien d'autre que la sexualité utile à la civilisation ».

fonction familiale », elle ne cesse de répéter que ce sont les femmes qui éloignent les hommes du berceau: « si l'homme souhaitait paterner, la femme le tolérerait-elle? ». C'est que, voyez-vous, selon C.O., les femmes « prennent l'homme où il se trouve, et tant pis si c'est au berceau ». Tandis qu'elle ne saurait être trop douce pour ces messieurs: « comment voulez-vous qu'ils ne naviguent pas dans la méfiance? ». Et le conseil ultime, le seul espoir de dépassement, est libellé ainsi : « il faut qu'un sexe recule (les femmes) pour que l'autre puisse trouver sa place dans l'Oedipe du jeune enfant ». Poussez-vous de là, mesdames! Est-il question pour les femmes de reculer d'où que ce soit! N'est-il pas plutôt question de prendre place ailleurs?

Oui, la révolte a balayé chez moi une certaine complicité avec ce livre. Mais bien d'autres questions ont suivi.

Ce qui plait sans doute bien, c'est l'effet de démonstration, le CQFD. Tout est dit triomphalement en 50 pages, puis quelques chapitres donnent des observations à l'appui. La fin, une assez longue interrogation sur le couple, davantage nuancé, ne peut cependant que retomber dans le principe initial: tout irait bien si le père était là. Prière à genoux au Père: « Ne me laisse pas seule avec lui, avec elle (l'enfant) ». « Qu'on aménage une autre famille, une autre éducation où le père soit présent, pour que l'enfant trouve un référent du même sexe et un complément du sexe opposé ».

Avant de s'interroger sur le bien fondé de cette solution, il faudrait réfléchir à ce qu'est la relation à l'enfant, et ces fameux « référents ».

la prédilection pour le fils

Durant les premiers mois, l'enfant des deux sexes est en symbiose avec sa mère, et la complémentarité n'y est pour rien. La jouissance de l'enfant au sein est totale mais indistincte quant au sexe. C'est ce que Freud découvre sur le tard quand il parle de « pré-œdipe » chez la fille. La fixation sur la mère est tout aussi forte chez elle. L'enfant ne se vit pas comme être séparé au tout début, il ne se vit pas non plus comme être semblable ou différent sexuellement. Il apprendra vite la séparation, mais la différence sexuelle ne se construira que lentement, avec son cortège de normes, de comparaisons, de tabous. Elaboration avant tout sociale. Même Freud le reconnait : « l'attachement égal à des objets masculins ou féminins parait être l'état primitif (passé le stade oral), et ce n'est que par des limitations subies que cet état se développe en hétéro ou homosexualité... ce n'est qu'après la puberté que l'attitude sexuelle prend une forme définitive ».

Mais C.O. ne s'intéresse pas tellement à cela, elle ne regarde finalement que Jocaste. Et elle a raison de souligner l'attitude différenciée de la mère, et son importance: nous savons que pour les filles les tétées sont plus courtes en général, et les relations moins complaisantes (2). Mais C.O. se sert de ces constatations pour étayer son idée-force: elles ne sont pas objet sexuel pour leurs mères. Ce serait diablement à nuancer: que signifie cette prééminence du fils ? Bien plus que la



possession de l'homme au berceau, n'y a-t-il pas l'intériorisation de l'idéologie dominante: ce qui est valorisé, c'est l'enfant mâle, depuis des millénaires. Et le désir sexuel des femmes n'y était pour rien ! C.O. semble continuer à fonctionner sur l'idée du « désir du pénis » chez la femme, alors que l'attitude des femmes est bien plus l'effet (envie, soumission, révolte) du primat du « phallus », c'est-à-dire du pouvoir de l'homme. « On peut se demander si le désir de vengeance des femmes vient d'un ressentiment envers la nature, cette marâtre ingrate (qui ne les a pas dotées de pénis), ou plutôt envers les hommes et leur culture qui les a toujours détrônées de leur pouvoir (même si le matriarcat n'a jamais existé comme tel) » (3).

Remarquons que cet attachement passionné de la mère pour son fils est soigneusement entretenu par les hommes : ces vierges à l'enfant si fières dont parle C.O., ce sont quand même bien des œuvres d'hommes!

Tout compte fait, cette fierté de l'enfant mâle n'est qu'un des versants de l'attitude maternelle, la plus « sociale » sans doute et la plus remise en cause par l'évolution actuelle. Il existe tout aussi fort une relation narcissique: l'enfant, prolongement de soi, garçon comme fille. Il existe aussi pendant l'accouchement et l'allaitement une très forte ambivalence de situations : la mère revit aussi sa propre naissance, puis sa jouissance de nourrisson. Il y a enfin, même non reconnue par beaucoup de femmes, une relation de continuité avec la fille largement aussi forte que celle de « complémentarité » avec la fille. Mère, j'ai découvert à quel point ma détermination hétérosexuelle était peu de chose par rapport à l'entièreté d'une relation si forte avec l'enfant quel que soit son sexe. Si la petite fille connait un pré-œdipe, ne peut-on dire que la mère aussi s'y trouve replongée? Corps total. Mais c'est vrai que cela peut être rendu impossible par la honte du sexe féminin, la peur de l'homosexualité, la fuite en avant que pratiquent tant de femmes par apport à leur propre bonheur: comme si elles voulaient l'interdire aussi à leur fille, les préparer au renoncement.

les relations de pouvoir

De toute façon, nous n'en sommes, à ce stade, qu'au tout début d'une longue relation, et les aspects sociaux déjà présents, les « limitations subies » ne feront que s'aggraver et détérioreront la relation mèreenfant. D'autant plus fort que les mères sont en effet le plus souvent seules à assumer la socialisation, disons le dressage, de l'enfant. Mais

Et chez la fille ? -

La fille suit un chemin bien plus périlleux que le garçon. Sa petite enfance est une longue phase pré-œdipienne, d'attachement exclusif à sa mère, donc au même sexe. Comment va-t-elle s'en détacher pour désirer son père? Et Freud affirme qu'elle ne doit pas seulement changer d'objet d'amour mais de zone érogène. Car le clitoris dont elle découvre les délices, comme le petit garçon, surtout au stade phallique, c'est un organe viril, un pénis atrophié. Elle doit accéder à sa sexualité féminine : le vagin.

Comment? Eh bien, elle jouit de son clitoris, si l'éducation ne la réprime pas trop,... jusqu'au jour où elle découvre le membre masculin. De ce jour son organe à elle lui semble inexistant et elle désire le pénis. Cette envie du pénis fera le miracle : elle en voudra à sa mère de ne pas l'avoir dotée de pénis (et d'être castrée elle aussi), elle renoncera à son plaisir clitoridien dévalué, elle se détournera de sa mère et désirera son père. Ou plutôt le pénis de son père. Ou encore de porter un enfant de lui, car le désir d'enfant est l'équivalent du désir du pénis. Désormais sa sexualité passera par le renoncement. Attention pourtant : si elle doit cesser de se masturber sous peine de rester masculine, elle ne doit pas renoncer absolument à son petit clitoris, sous peine de devenir hystérique : il s'agit de le subordonner à la sexualité vaginale : « la femme normale adulte reste bisexuelle (ici cela signifie seulement qu'elle a un sexe masculin : le clitoris, et un féminin : le vagin [NDLR], la jouissance clitoridienne restant la condition de la jouissance vaginale » « comme un bois d'allumage ».

La petite fille donc, en proie au désir du pénis, incapable de le dépasser, ne peut sublimer comme le petit garçon. Elle connaitra de plus, à la puberté, un renforcement de son narcissisme, ses charmes féminins servant à faire

oublier son sexe châtré.

Sa voie, son salut, ce sera la grossesse: son désir de pénis sera alors exaucé. Nous sommes sauvés! Même si Freud reconnait que ce n'est pas sans mal qu'elle « se plie à sa fonction ».

Les féministes ont attaqué vivement cette théorie du « désir du pénis chez la femme ». Si vraiment la fille peut sentir son sexe dévalorisé, « ne faut-il pas qu'elle se soit déjà sentie inférieure pour s'emparer comme d'un pré-

texte d'une différence de taille ? » (3). En fait, c'est une solution écran pour Freud, l'idée de la castration est une idée de garçon: on a vu (encadré 2) comment il s'en sert pour affirmer sa puissance à lui et surmonter sa peur. D'ailleurs l'envie n'est pas propre à la femme. Pourquoi ne pas analyser chez l'homme l'envie de la matrice, du sein, et plus encore de la grossesse (rites de couvade)? Freud évoquait bien cette tentation du féminin chez l'homme, et les frontières floues du masculin/féminin, mais ne savait que s'en référer au sexe masculin. En réalité le clitoris n'est pas un organe mâle, et la femme n'a pas deux zones érogènes distinctes et opposées. Le clitoris est le lieu du plaisir auquel participe le vagin, mais le sexe est un.

Ceci dit, il est vrai que la formation à l'hétérosexualité de la fille reste un saut périlleux, et que la pression sociale la destinant à l'homme joue à plein. Si cette pression diminue, si nous sommes moins vouées à la fonction de reproductrices, il faudra bien que les hommes apprennent à nous aimer différemment s'ils ne veulent pas voir les femmes leur tourner le dos. Et ils seront par là même obligés de « repenser leur identité » (1).



regardons ce fameux pouvoir de la mère, dont C.O. dit qu'il est énorme et que les femmes sont prêtes à le défendre contre tout empiètement. Il v a certes un pouvoir de vie, et par là même de mort, ressenti dès l'origine, par l'enfant. Mais il ne s'agit pas, chez C.O., de celui-ci : elle parle du pouvoir quotidien de la mèreéducatrice (l'autre pouvoir, les hommes ne risquent guère de le confisquer). Or elles ne sont que les déléquées de la société, déléguées du pouvoir masculin, le pouvoir symbolique étant toujours au Père (la loi). C'est à ce faux-pouvoir que vont s'affronter les enfants. Pas dupes. C.O. cite un incident survenu à son fils : à l'école la maîtresse lui impose une punition humiliante. A la sortie, il retrouve sa mère et éclate en sanglots. En bonne psychanalyste, elle a compris : il aurait mieux accepté cela d'un maître que d'une femme « qui n'en a pas ». Mais n'est-ce pas plutôt l'illégitimité du pouvoir détenu par une femme qui était ressenti par le petit mâle?

le référent masculin

C'est ici que se profile le « nom du père », l'ombre du père. Il n'est pas si absent qu'on le croit. Son absence n'est pas plus grande de nos jours qu'au temps de Freud, au contraire, mais celui-ci ne s'en était pas laissé compter par cette soi-disant absence. Ne pas confondre ce qui nous parait la réalité et le fantasme : la réalité est peut-être plus du côté du fantasme. Un père absent peut avoir une formidable présence fantasmatique, dans la tête de l'enfant, dans l'inconscient, et ceci par l'intermédiaire de la mère. Toute la relation de celle-ci à la virilité, au pouvoir masculin, est, plus que toute autre nourriture, absorbée par l'enfant. On sait qu'un père mort ou absent peut être mythifié, idéalisé. Qu'une mère célibataire peut très bien, parce qu'elle l'a dans sa tête, transmettre une certaine image de l'homme, un référent masculin à son enfant. Le référent masculin, pas tellement celui qui a le long pénis, mais celui

qui détient le pouvoir, ça marche

encore bien pour les petits d'homme.

à quoi sert le référent masculin ?

Je parle ici en termes de « référent », celui dont se servent les psychanalystes, non de la vraie présence qui peut apporter des relations fort différentes avec l'enfant. A quoi sert le référent ? Sarah Kofman rappelle un rêvé significatif de Freud expliquant à quoi ça sert pour un garçon : le jeune Freud s'arroge les costumes de son père, se pare de ses plumes, le plagie. Celui-ci survient. Rival? Non, car le garçon lui rend ses biens et lui offre un pénis supplémentaire, celui qu'il a dérobé à sa mère. Les deux rivaux deviennent amis. Complices sur le dos de la mère qu'ils abandonnent à « sa triste envie du pénis ». Union des hommes face à celle qui n'en a pas. Voilà le référent, l'identification, telle qu'elle doit fonctionner dans le triangle œdipien.

Quant à la complémentarité pour la fille? Pour C.O., aucune perplexité; elle va de soi. Question de biologie, de nature? Elle note bien que la petite fille a une demande vis à vis de sa mère au stade oral: celle-ci ne la satisfait pas ? Qu'à cela ne tienne, elle va désirer son père. Celui-ci absent, détourné, ne la satisfera pas non plus, mais la fille restera branchée sur l'homme : pas de problème, l'hétérosexualité est la norme, l'évidence pour C.O., qui ne se pose pas une seconde la question de l'identification de la fille à la mère (si ce n'est pour la juger impossible, la mère est pourvue de seins), ni de l'ambivalence de ces relations mèrefille. D'autre part, elle semble ignorer le désir sexuel des pères pour leur fille. L'inceste de ce côté, connait pas?

Pas une fois elle n'évoque l'image masculine que véhiculent les rêves de petites filles : le loup, le revolver brandi, la menace toujours lourde de fascination, la violence. Père absent. mais peur de l'homme bien présente. Pourquoi le pénis est-il si menaçant dès l'enfance ? C'est qu'il l'est dans la tête de celle qui nous ont mises au monde, comme pour la majorité des femmes: viol, baise, pénétration sans plaisir des femmes, tout cela nous est transmis dès nos premières années. Le pénis, la pénétration menaçants, parce qu'ils sont synonymes du pouvoir sur le monde, dont sont exclus femmes et enfants.

sortir du triangle œdipien

Alors que les hommes s'approchent du berceau, oui, si cela signifie qu'ils ne sont plus là comme « référents masculins », s'ils laissent le phallus au vestiaire. S'ils apprennent de toutes autres relations aux femmes et aux enfants. Non plus représentants du « Nom du Père », non plus détenteurs du pouvoir « paternel ». Représentants de rien qu'euxmêmes. Pourquoi utiliser un verbe « paterner », sinon parce qu'on veut toujours voir une relation différente de l'homme à l'enfant, un rôle, une fonction différente?

Paternage de certains de ces nouveaux pères, qui s'octroient des titres bien différents de ceux de la mère: coupeurs de cordon ombilical, initiateurs au monde social, au langage, et autres grands manitous qui ne cherchent en fait qu'à voler le pouvoir de la mère auprès des enfants, après l'avoir cantonnée à ce seul pouvoir.

Qu'ils s'approchent du berceau, non pour « inventer une nouvelle famille à référent masculin et complémentarité », mais pour rechercher de tout autres relations adultesenfants.

C'est celà ma première conclusion, et elle est pleine de points d'interrogation. Je sais bien que C.O., tout en restant dans le cadre « éternel » du triangle œdipien, se pose une fois cette question : « si les fonctions sont inversées, ou partagées comme le suggèrent les féministes, qu'en advient-il pour l'enfant de chaque sexe ? ». Mais elle n'envisage d'aucune manière cette possibilité par la suite. Elle dit encore : « si nous repensons notre identité, il sera bien obligé de repenser la sienne », et je suis 100% d'accord. Mais, sauf quand elle explique que l'homme devrait être « une bonne mère » pour sa femme, elle n'approfondit nulle



part ce que signifierait cette remise en cause des rôles masculin/féminin, père/mère.

Personnellement je pense que l'évolution présente devrait nous permettre un jour de faire grandir l'enfant dans un autre contexte que le triangle œdipien, sans ces identifications forcenées, ces drames qui sont le résultat du fonctionnement patriarcal. Si les femmes ne mythifient pas leur fonction maternelle, trouvant place dans d'autres réalisations, si les hommes ne cherchent pas auprès de leurs enfants un pouvoir qui leur échappe dans le monde social, si nous effaçons peu à peu les divisions des rôles entre masculin/féminin, papa/maman et le mythe de la complémentarité, au profit d'une diversité ne reposant que sur les choix et tempéraments personnels... Alors au lieu du Nom du Père et de l'Ombre de la Mère, tous deux aussi menaçants et contraignants, hommes et femmes seront pour les enfants simplement fraternels, et je dis: hommes et femmes, et pas seulement pères et mères face à leurs rejetons.

Conclusion sans doute utopique, mais ne faut-il pas vouloir cette utopie pour en finir un jour avec le patriarcat? On en est loin, notre patriarcat bourgeois occidental, avec ses airs actuels de laxisme, est dans ce domaine le plus rigide qui soit. Si la marmite semble prête à exploser, ne crions pas victoire trop tôt: ce n'est peut-être qu'un jet de vapeur, une soupape.

ni mystification ni culpabilisation

Pour terminer, je voudrais dire pourquoi, dans plusieurs numéros de Partis Pris nous avons attaché une grande importance à certains ouvrages féministes à succès et cela pour les critiquer.

Qu'on ne nous fasse pas de faux procès. Nous sommes passionnées par toute recherche qui nous aide à revaloriser notre corps de femme, ou à mettre à la lumière notre rôle dans l'Histoire et son occultation forcenée par les hommes. Mais d'abord nous refusons toute mythification du « fait féminin » comme de la maternité. Valoriser la maternité, ce n'est pas échaffauder des théories invérifiables sur un âge primitif où le matriarcat était la règle, où la femme était l'artisan numéro 1 du progrès humain, où la religion était celle de la Déesse de la Fécondité. Ou alors, qu'on dise : c'était peut-être ainsi dans certaines sociétés, et le patriarcat a enterré toutes sortes de possibilités.

Cette réduction des femmes à leur maternité, même glorifiée, explique que la mythification d'un âge d'or et d'un rôle civilisateur de la maternité aille de paire avec la publication d'ouvrages qui tendent à culpabiliser les femmes dans leur vie quotidienne de mères. On oscille du mythe au

dénigrement.

Valoriser la maternité c'est plutôt la valoriser aujourd'hui, en la situant bien dans l'ensemble de nos dimensions et de nos désirs. Sinon on la mythifie à nos dépens et on nous y enferme. Il s'agit surtout de la valoriser de façon concrète, face au pouvoir médical, aux pressions politiques, démographiques, aux attaques des soi-disants « nouveaux pères », etc., et quelques groupes femmes s'y emploient de façon assez nouvelle (4). Mais surtout il n'est pas possible d'analyser le pouvoir, tout fantasmatique, que la maternité nous donne, sans mettre en avant les limitations terribles qu'elle nous fait subir. Les femmes ne peuvent abolir le fantasme de ce pouvoir si on le mythifie, ni le dépasser si elles n'accèdent pas à d'autres réalisations, en égalité réelle avec les hommes.

Francine Comte

Notes:

 Les enfants de Jocaste, de Christiane Olivier, éd. Gonthier-Denoël.

(2) Du côté des petites filles, de Elena Gianini-Belotti, Ed. des femmes.

(3) L'énigme de la femme, de Sarah Kofman, éd. Galilée. (Critique honnête de Freud que j'ai largement utilisée).

(4) Il existe un « Réseau maternité » axé surtout sur la question de l'accouchement (réunions les premiers et troisièmes mercredis du mois à 18 heures, au Planning, 94, bd MAsséna, villa d'Este, Paris 13°).